

Quel charmant et pittoresque tableau! C'est bien là une ville de la vieille Allemagne avec la mousse verte dans les rues et les pampres grimpeurs le long des maisons ouvragées. Des groupes animés s'agitent dans ce cadre de dentelle de pierre. Les jeunes filles viennent s'abattre autour du puits antique comme un troupe d'oiseaux jaseurs sur les bords d'une coupe. Les jeunes garçons travaillent, boivent et chantent, et nombre d'entre eux, les compagnons tonneliers, s'apprêtent à partir pour faire leur tour d'Allemagne. Parmi ces derniers, on remarque deux joyeux amis, Reinhold et Tobias. Il ne leur reste qu'un florin pour toute fortune; mais qu'importe! n'ont-ils pas l'espérance et les beaux refrains de la jeunesse? On ira travailler, boivent et chantent, et nombre d'entre eux, les compagnons tonneliers, s'apprêtent à partir pour faire leur tour d'Allemagne. Parmi ces derniers, on remarque deux joyeux amis, Reinhold et Tobias. Il ne leur reste qu'un florin pour toute fortune; mais qu'importe! n'ont-ils pas l'espérance et les beaux refrains de la jeunesse? On ira travaillant de ville en ville: Tobias a une voix charmante, et ses gais couplets empliront l'escarcelle commune. Donc un coup de marteau par-ci, une chanson par-là, et ainsi notre voyage sera un été.

Voici maintenant le messenger Jacobas, un avare qui en remonterait à Harpagon lui-même. Il apporte une lettre à Mlle Bertha, une fillette élevée au couvent, la filleule d'un évêque, rien que cela. Jacobus demande un florin pour son message et ne lâchera la missive que donnant donnant. Bertha oublié sa bourse, et Tobias, témoin de son embarras, donne généreusement à Jacobus son dernier florin, Tobias est très sentimental, et les beaux yeux de Bertha ont éveillé son cœur.

La lettre adressée à Bertha contient une grave révélation. Son père, à la veille de mourir dans une bataille, lui écrit pour lui confier le soin de rechercher une pauvre enfant abandonnée, la fille de Charlotte Muller, séduite par le soldat. Bertha a une sœur et se met résolûment à sa recherche, non sans avoir rendu à Tobias son florin. Bien entendu que Tobias est décidé à mourir de faim plutôt que de se défaire jamais de la précieuse pièce de monnaie.

A côté de ce petit roman l'action principale s'engage. Reinhold est infiniment moins sentimental que Tobias. C'est un garçon tout rond de figure et tout rond en amour. Il va droit au cœur des femmes comme un boulet. C'est pourquoi il n'a pas de peine à se faire aimer de Marguerite, une pauvre orpheline, qui s'en vient chercher de l'eau au puits. Reinhold est surpris embrassant Marguerite et la malheureuse n'a plus qu'à quitter le pays chassée par le mépris public. Mais Reinhold a donc la lâcheté de l'abandonner? Reinhold a juré aux compagnons de partir avec eux, ce serment est sacré, il ne peut y masquer. Il s'éloigne donc avec Tobias et les autres. Nos deux amis, tout à l'heure et gais, si insoucians, ont maintenant la douleur dans l'âme.

Tobias rêve à Bertha, donc il baise le flein à la dérobée; Reinhold songe à Marguerite. Celle-ci n'a plus que Jacobus pour protecteur, c'est à dire le traître le plus laid et le plus crasseux qui soit au monde. Marguerite a bien encore autre chose dont il est assez important de parler. Comme gage de la sainteté de sa promesse de mariage Reinhold lui a remis un blanc-seing qu'elle remplira comme elle l'entendra si jamais il vient à la trahir. Ah! le bon billet qu'a Marguerite!

Au deuxième acte, les choses ont si bien changé de face, qu'on croit assister au début d'une nouvelle pièce. Une tonne immense, qui rappelle celle de Heidelberg, est là chargée de pampres, ornée de sculptures naïves, et les compagnons tonneliers qui ont construit ce chef-d'œuvre se livrent autour de son ventre rebondi à des chants et à des danses insensées. Après quoi on se forme en cortège et on va

processionnellement offrir à l'évêque, au parrain même de Bertha, le monument bachique.

Voici le secret de ce changement de décoration: Reinhold a fait un héritage, il est devenu le plus riche tonnelier de la ville, et Tobias est son contre-maître.

Quant à la coquette Bertha, elle a fort peu retrouvé sa sœur, ce qui ne l'empêche nullement de s'apprêter à épouser l'opulent Reinhold. Tobias voit tout cela d'un œil assez tranquille, et, du reste, dans ce livret il est à remarquer que les caractères sont remplis de contradictions. Reinhold a oublié Marguerite, l'ambition lui est venue avec la fortune, on doit nommer le jour même un bourgmestre, et il espère l'emporter sur ses concurrents, grâce à son mariage avec Bertha, l'évêque-gouverneur n'ayant rien à refuser à sa filleule.

Cependant, Marguerite, amenée par Jacobus, vient s'offrir comme servante à Bertha. La fillette ignore qu'elle est chez Reinhold, mais elle ne tarde pas à l'apprendre, et Bertha, en voyant une rivale en elle, va la chasser impitoyablement, lorsqu'un mot jeté au hasard lui apprend que Marguerite est précisément la sœur qu'elle.....ne cherche pas! Reconnaissance, attendrissement, duo. Voilà tous les rêves de l'ambitieux Reinhold qui s'évanouissent. Bertha renonce à devenir sa femme, ce qui réjouit Tobias, un peu retiré de sa torpeur par cette péripétie. Reinhold refuse; mais Bertha, armée du billet de Marguerite, saura bien le contraindre à faire son devoir. Pour cela il s'agit de se mettre en règle. Bertha charge Jacobus, très expert en matière de droit, de remplir le fameux billet. Jacobus y inscrit tout simplement le chiffre d'une somme égale à la fortune de Reinhold et il garde le par devers lui le billet de Marguerite ainsi complété.

Reinhold est ruiné, il n'a plus qu'à sortir de sa maison et à reprendre le marteau d'ouvrier. Tout cela se dénoue de la façon la plus simple, et il n'était pas besoin d'un troisième acte pour en finir avec Jacobus. Bertha lui enlève le billet, Marguerite le rend à Reinhold, et elle n'a pas de peine à lui prouver que c'est à son insu qu'elle a voulu exercer une pression sur lui.

Dans ce poème, un des plus déçus que j'aie vus, tous les personnages sont d'une incomparable naïveté. Il n'y a pas jusqu'à Jacobus, le roué, le Machiavel de la pièce, qui, ayant intérêt à garder le billet de Marguerite, n'hésite pas à le confier à Bertha. Mais nous sommes en Allemagne, dans l'Allemagne de l'Opéra-Comique, et d'ailleurs, si vieille que soit l'histoire de Marguerite, elle a un côté légendaire qui se prête assez heureusement aux caprices du musicien.

Ce musicien, c'est un jeune homme de vingt-cinq ans, inconnu hier, et un maître aujourd'hui; c'est M. Gevaert (prononcez Ghevert).

L'ouverture, traitée en *pot-pourri*, amène deux motifs principaux de l'ouvrage, la romance de Marguerite et le chœur des *Cruches*, sur le mouvement de valse. C'est une page pleine de vigueur et en même temps de grâce. Elle suffit pour prouver que M. Gevaert connaît déjà toutes les ressources, j'allais dire toutes les roueries de l'orchestre. A propos d'orchestre, je ne veux pas oublier de dire que M. Deloffre conduit le sien avec beaucoup d'habileté et d'énergie, c'est le feu sacré de l'art qui anime son archet.

L'introduction et un chœur de compagnons tonneliers d'une bonne couleur et on applaudit ensuite le chœur ravissant des fillettes venant avec leur cruche jaser autour du puits; ce joli bavardage musical est coupé par les couplets de Marguerite:

Pauvre fille, sans famille. Je passe rapidement en revue les morceaux de la partition pour arriver à une sorte de synthèse du talent de M. Gevaert.

Dans le premier acte, on a surtout remarqué deux duos, celui des adieux entre Marguerite et Reinhold et celui du florin entre Tobias et Bertha. Mais c'est surtout le deuxième acte qui a révélé la riche et puissante organisation du jeune musicien. Comme musique imitative, je citerai la chanson et le chœur des tonneliers, où le bruit du marteau accompagne les voix. Ceci, du reste, quoique traité habilement, rentre dans le domaine des effets matériels, qui sont les moins estimables en musique.

Mais le trio bouffe dans lequel M. Gevaert a enchâssé le *De Profundis* est un morceau que M. Meyerbeer signerait des deux mains, et on s'étonne qu'un compositeur, au début de sa carrière, puisse mettre autant de science au service de son originalité. C'est neuf et c'est admirablement bien écrit pour les voix et pour l'orchestre. Les couplets de la servante chantés par Marguerite débutent par une phrase qui donne le frisson et remue profondément l'âme. Le cri: *Gardez-moi!* qui est le refrain de ces couplets, est d'une expression touchante comme la prière du malheur et de la vertu.

Le duo des deux sœurs s'élève jusqu'au pathétique sans effort apparent, c'est véritablement de l'inspiration. Quant au finale, il est largement écrit et dans un excellent sentiment dramatique.

Le troisième acte renferme encore plusieurs beautés. Les couplets de Jacobus sont d'une grande originalité et d'un bon comique. Un trio en mouvement de valse a failli mettre toute la salle en branle. C'est frais, jeune, entraînant. Le finale de ce dernier acte est plus remarquable que celui du deuxième. Après le chœur à bouche fermée, il y a un *tutti* des voix et de l'orchestre d'un effet puissante et irrésistible.

Il y a un an à peine que M. Gevaert débutait au Théâtre-Lyrique par le petit opéra de *Georgette*. Sans s'inquiéter de la légèreté et du caractère bouffe de son sujet; M. Gevaert, brisant le cadre étroit dans lequel on voulait l'enfermer, avait écrit une musique large et dramatique, qui faisait deviner ses mâles qualités, mais qui avait le tort de ne pas être en situation. Mais qu'est-ce que cela faisait à M. Gevaert? Un musicien possédé du démon de son art écrirait le quatrième acte des *Huguenots* sur les mémoires de sa blanchisseuse.

Cette fois pourtant, M. Gevaert a voulu se montrer plus soucieux des exigences et du goût du public, et peut-être cette préoccupation l'a-t-elle fait tomber dans un excès contraire: sa musique est souvent sautillante, et semble se mettre comme en coquetterie avec la majorité des spectateurs, mais bientôt le musicien à ces féminines a- // 2 // gaceries [agaceries] et recouvre toute son indépendance.

Alors on sent que l'inspiration ouvre librement ses ailes, alors des phrases larges, des mélodies vraiment originales annoncent le maître de l'avenir. Quand je dis le maître de l'avenir, c'est sans préjudice pour le présent de M. Gevaert. Déjà l'auteur du *Billet de Marguerite* possède tous les secrets de la science, et il ne lui reste plus qu'à dominer sa fougue naturelle et à distribuer avec moins de confusion les richesses musicales de son imagination. D'un autre côté, je reprocherai presque à M. Gevaert d'être trop *habile* pour son âge, de connaître trop bien le secret des *procédés*, et de ne pas user avec assez de modération de certaines petites supercheries à l'aide desquelles un musicien peut produire de certains effets en se passant d'idée.

Quand on est riche comme M. Gevaert, on ne doit jamais lésiner avec les idées.

M. Gevaert aime beaucoup à plaquer les voix sur les babillages de l'orchestre, et il obtient ainsi de charmants résultats. Seulement il ne faut pas abuser des meilleures choses. En résumé, il y a dans le *Billet de Marguerite* un savoir profond, souvent de l'originalité, et par dessus tout une vie exubérante qui déborde, une jeunesse épanouie au soleil et une sorte de *furia* du diable. Il y a encore un grand instinct dramatique et un sentiment exquis de la couleur locale. Tous ces chœurs, toutes ces chansons, toutes ces mélodies rêveuses qui semblent la plaine du vent dans les aulnes, toute cette musique enfin a bien la saveur allemande: aussi, malgré l'insuffisance du poème, le *Billet de Marguerite* est-il un ouvrage qui paraît complet et remue comme une rêverie de Weber ou une page attendrie de Goethe.

La pièce est encadrée dans des toiles charmantes de MM. Cambon et Rubé et montée avec le même soin de mise en scène qu'on applaudit à l'Opéra-Comique. Quant aux artistes chargés de l'exécution de l'ouvrage il n'y a vraiment qu'à les louer.

M. et Mme Meillet rentraient au Théâtre-Lyrique, l'un par le rôle de Reinhold, l'autre par celui de Bertha.

M. Meillet a très bien chanté, et a eu, comme comédien, de la gaîté, de l'entrain, du sentiment et même de la passion. Mme Meillet a été fine, spirituelle, d'une coquetterie mignarde, mais séduisante, et par-dessus le marché elle a eu sa part dans le succès musical. Le personnage de Jacobus a été joué en artiste habile par M. Colson, et le fils de notre excellent Achard, qui débutai dans le rôle de Tobias, a tout de suite été adopté par le public. M. Achard fils est un tout jeune homme de bonne mine, dont la voix, sans être très étendue, est flexible et sympathique.

Mais il faut bien le dire, la grande curiosité, l'attrait puissant de la soirée, c'était l'apparition d'une nouvelle étoile, la révélation d'un nouveau talent qu'on disait d'avance hors ligne, le début de Mme Deligne-Lauters, enfin.

Mme Deligne-Lauters est toute jeune, petite, bien faite, d'une physionomie douce et rêveuse comme celle de la Marguerite de Faust. A la voir s'avancer vers la rampe avec une charmante gaucherie et des hésitations d'enfant, on tremble d'abord pour elle et on doute qu'un oiseau aussi mignon puisse chanter autre chose que des vocalises de chardonneret. Eh bien! Mme Deligne-Lauters possède la voix puissante des Falcon et des Stoltz, et, musicalement parlant, elle est bien plus la juive d'Halévy et la Valentine de Meyerbeer que la paquerette des champs d'Allemagne.

Mais je me trompe, Mme Deligne-Lauters ne doit être comparée qu'à elle-même. Le timbre métallique de sa voix est d'une pureté indicible et d'une ampleur magistrale. Dans le médium, Mme Deligne-Lauters a des notes magnifiques qui commandent impérieusement l'émotion. Peut-être Mme Deligne-Lauters n'a-t-elle pas atteint encore à toutes les perfections du chant: mais ce n'est là qu'une question d'art; le travail donnera facilement à la cantatrice ce qui lui manque, car l'art est l'ouvrage de Dieu. Il en est de même de son jeu; il est gauche, empêché si vous voulez, mais il n'est pas faux et ne tue jamais le naturel avec les exagérations à la mode. Mme Deligne-Lauters sent vivement et rend de même, c'est là l'essentiel, et dès aujourd'hui on peut, on doit la mettre au rang des cantatrices les plus éminentes de l'époque.

LA PATRIE, 16 octobre 1854, pp. 1-2.

Journal Title: La Patrie

Journal Subtitle:

Day of Week: Monday

Calendar Date: 16 October 1854

Printed Date Correct: Yes

Volume Number:

Year:

Series:

Issue:

Livraison:

Pagination: 1-2

Title of Article: Feuilleton de la Patrie – 16 Octobre

Subtitle of Article: Théâtres – Théâtre-Lyrique. *Le Billet de Marguerite*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. de Leuven et Brunswick, musique de M. Gevaert.

Signature:— Jules de Prémaray

Pseudonym —:

Author: — Jules de Prémaray

Layout: Front-page feuilleton

Cross-reference: